

Mille feuilles [Georges Borgeaud]

Autor(en): **Germain, Anne / Borgeaud, Georges**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1998)**

Heft 111

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Littérature gourmande : les Mille feuilles de Georges Borgeaud

Georges Borgeaud, écrivain et poète valaisan d'origine, a choisi de vivre à Paris depuis 1946. Après son livre *La Vaisselle des Evêques*, paru chez Gallimard, il reçoit le prix des critiques pour *Le Préau* (Gallimard), le Renaudot en 1974 pour *Le Voyage à l'étranger* chez Grasset. *Le Soleil sur Aubiac* lui apporte le Prix Médicis et le prix Jacques Chardonne. De nombreux articles, portraits et textes poétiques publiés dans de grands journaux lui valent aujourd'hui une réédition illustrée en quatre volumes à la Bibliothèque des Arts.

-Georges Borgeaud, vos quatre volumes réédités intitulés *Mille feuilles* révèlent à la fois votre existence d'humaniste, votre vie d'écrivain et de poète. Vous dites à propos de vos lectures : «L'œuvre des autres, des poètes surtout, ressemble à des buissons accrochés au précipice, grâce auxquels je freine la chute de la mort.» L'écriture vous semble-t-elle aussi l'antidote de la mort ?

-Avec l'écriture, j'interromps la rapidité du temps qui passe, je fabrique grâce à des signes d'encre, des règles de syntaxe et de grammaire, un objet plus durable que moi. J'aimerais retenir l'attention d'amis

inconnus, nés ou à naître. Si une oreille voulait bien encore écouter, un œil lire ma prose, j'aurais ainsi confirmation de la durée de l'esprit.

-Vous dites j'écris aussi «parce qu'on ne m'a pas écouté à l'âge où j'avais besoin d'être entendu. Ecrire un livre m'a permis le débordement, de prendre le chemin de la revendication, de l'imaginaire, de la fantaisie, parfois de l'insolence». Quelle est cette insolence ?

-Je suis un enfant sans père et sans amour maternel. Je suis un mélancolique souvent découragé, alors j'attaque, je me redresse comme le lion de mon signe de naissance, je réplique souvent avec un à-propos sans appel. Je le reconnais : cela peut parfois être blessant. Cette façon d'être ne me fait pas que des amis !

-Votre insolence n'est-elle pas d'écrire aussi en revenant à la poésie - seule forme valable de l'écriture, affirmez-vous - en ajoutant que «les professeurs, les faiseurs de thèse, y entrent comme des bulldozers» ?

-Je ne suis pas un supporter de l'Université dogmatique et sèche. Certes non ! (il rit).

-Vous constatez que c'est le charme des écrivains romands - en parlant notamment de Gustave

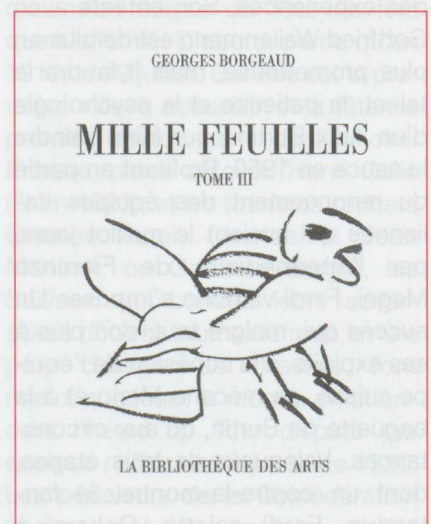
Roud - d'avoir pu téter les deux laits maternels de la poésie - la française et l'allemande - en mêlant l'étude de Mallarmé et de Rimbaud à celle de Friedrich Hölderlin (lui-même amoureux de l'hellénisme) et qui écrivait «c'est poétiquement que l'homme habite cette terre.» Quelle est la source que vous-même avez le plus appréciée ?

-Les Français en poésie sont les plus forts. Bien qu'avec Novalis et Hölderlin, je retrouve un grand plaisir et la même sensibilité, j'ai choisi tout de suite la France. Très jeune, j'ai quitté la Suisse pour retrouver à Paris la liberté d'esprit qui me convenait.

Vous écrivez «Le chemin de l'écriture est merveilleusement libre.» En avez-vous profité vraiment ?

-Dans la mesure où je me suis vu refuser un bon roman, je remarque que la voie n'est pas vraiment libre en raison de toutes les manigances qui s'exercent dans ce monde de l'intelligentsia parisienne, dite «littéraire» et finalement étroite et conventionnelle. Mais heureusement j'ai eu quelques réussites : notamment tous mes prix littéraires sont français et cela fait des envieux !

-Comme les poètes que vous avez fréquentés - Roud, Ramuz ou Cingria - vous chantez la nature, le soleil, les saisons, et le moindre détail dans l'harmonie d'un paysage vous inspire des mots poétiques, une écriture à fleur de peau, une gourmandise qui s'exprime dans une langue équilibrée, parfaite, classique dans sa rigueur. Cette inspiration est-elle propre à la Suisse, à



Rousseau, au lyrisme de la nature sauvage chez Goethe ?

-Oui bien sûr, bien que je lise peu Goethe. Je sais gré surtout à un chanoine de l'abbaye de St Maurice, Norbert Viat, de m'avoir initié, en plus de la poésie chrétienne, à Rimbaud, à Baudelaire, Eluard (beaucoup plus beau qu'on ne le suppose), à la poésie classique française comme à la plus moderne. Quant à Rousseau, je le déteste et dénonce sa nocivité en politique. Il est aussi et en tout contradictoire. Quelque chose encore sur mes Français modernes : Aragon par exemple, qui m'a dit à propos de mon roman *Le Préau* : «Je n'aime pas votre livre, vous y racontez une histoire que j'ai vécue : le dédain maternel.»

-L'amour des mots chez vous, sans surabondance telle une musique secrète de l'âme, avec ce souci d'éthique littéraire, est-ce du «classique» ?

-Pour une langue équilibrée, il faut un peu de Racine et une pointe de Chateaubriand, beaucoup de Rimbaud et de Claudel.

-Que vous inspire la langue baclée d'aujourd'hui, le parler d'école primaire et la provocation sexuelle racontée dans les romans mis en exergue par les médias ?

-Je déteste la facilité du vulgaire, la provocation comme la pornographie à tous les niveaux.

-Dans votre livre *Italiques* paru à l'Age d'Homme et dont on prépare une réédition chez Verticales, on découvre une Italie en petites touches, pointilliste, comme empruntée au style de peinture propre à Seurat, où les éclats d'une lumière vibrante sont extraordinairement révélateurs du pays (les petites vagues du lac, la femme qui ravaude les voiles colorées, la fanfare rustique qui débarque d'un vapeur sur le lac de Côme, les dessins d'enfants sur le mur, signés Picasso, l'unique café de Monte Marcello à l'ombre de la treille). Quels sont vos goûts en peinture ?

-La comparaison avec Seurat me paraît bonne. Ce qui est important, c'est la vision et tous les moyens pour la donner sont bons. J'aime surtout les peintres qui n'ont pas

trahi les classiques et la tradition de l'art.

-Vous dites : «j'ai mis un pot sûr dans l'armoire à confitures». Quels sont aujourd'hui vos lecteurs gourmands ? Pouvez-vous les définir ?

-Des gens qui préfèrent les douceurs aux vinaigre. Mes lecteurs seraient les mêmes que ceux de Valéry Larbaud peut-être : ce qu'il dit, il le fait avec délicatesse, ten-

«Mes lecteurs seraient les mêmes que ceux de Valéry Larbaud, Des gens qui préfèrent les douceurs aux vinaigre»

dresse et même suavité.

-«La littérature, écrivez-vous, n'a jamais été pour moi une diversion mais un art de vivre et plus encore une prise de conscience.» Pouvez-vous m'expliquer cela ?

-Il n'y a rien à ajouter sauf l'appétit et la délectation.

-De votre éducation dans la célèbre abbaye valaisanne, vous dites : «Je m'y plongeais comme un bourdon dans le calice des fleurs.» Est-ce aux chanoines de St Augustin, à Claudel comme à Ramuz, que vous devez ce côté rabelaisien de l'âme que vous révélez dans votre écriture ?

-J'y trouvais à la fois l'esthétique rigoureuse de la liturgie comme la nourriture à cet appétit d'esthétique personnelle donnée par les mots, la diversité du vocabulaire et de la grammaire.

-Vous écrivez surtout en plusieurs dimensions comme un peintre, un musicien et surtout un mystique...

-J'aurais bien voulu l'être mais je suis un contemplatif raté, un privilégié pourtant qui a goûté dès sa prime jeunesse au «fruit de la connaissance», grâce à des maîtres d'exception.

-De tous ces gens que vous avez connus, Claudel «qui se barbouillait de miel verbal», Ramuz, le paysan «avec son œil d'épervier» comme le remarquait Paulhan, dites-vous, Roud que vous alliez consulter à Carouge, dans sa ferme «où l'on entendait les sonnailles des troupeaux derrière les conversations», quelles sont les personnalités qui vous ont le plus marqué ?

-Claudel, je l'ai beaucoup dit, Roud dont je rapproche l'influence, celle rappelée par Pierre Jean Jouve à propos de Rilke : «le poids secret d'une présence inconsciente lourdement chargée», Supervielle l'indiscible, ce rêveur absolu, et aussi Charles Albert Cingria avec son charme de conteur oriental.

-Il faut être aimé pour écrire. Qu'en pensez-vous ?

-Que c'est indispensable. Je ne le

dirai jamais assez.

-En dehors de l'amour des paysages et du vent, de celui des pierres dont vous parlez si remarquablement à propos des villages du Quercy, de l'amour, de l'amitié, vous ne parlez pas de l'amour tout court, «seul capable de nourrir l'œuvre d'art» dirait Anne Hebert. Pourquoi ?

-Je suis un pudique. Ne vous y trompez pas, je rêve des femmes et l'une d'entre elles, Corinna Bille, partagea ma vie et fut mon grand amour, avant que Chappaz ne me la vole.

-Aujourd'hui, ne dormez-vous jamais «au-dessus de votre besogne littéraire» ?

-Je ne me suis jamais servi de mes expériences intimes pour mon écriture. Jules Renard disait : «Je ne veux rien savoir de mes amis dans leurs rapports physiques qui m'éloignerait de leur amitié.» En cela, je lui ressemble.

-Vous parlez du silence, du recueillement des paysages, de la beauté de l'ombre, ce que vous appelez «les vertus non dissipatrices» que vous goûtiez dans ce pigeonnier du Quercy «encore rattaché au vivant». Vous semblez essayer les dernières larmes chaudes de cet endroit avant un silence désertique, pourquoi ?

-De méchants propriétaires m'ont jeté de ce lieu qui m'était nécessaire. Hélas, là-bas, même la nature devient muette. Les jeunes quittent la terre et l'on y sent aujourd'hui la disparition totale du langage.

Anne Germain